

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille

. Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille. 1994.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

CAMERONE

par le général Bernard Goupil

Communication présentée à l'Académie de Marseille

le jeudi 5 mai 1994.

Deux jours avant le 30 avril, date anniversaire du combat de Camerone au Mexique en 1863, le commandant Bergoin, notre secrétaire perpétuel, me demandait de vous parler, ce jeudi 5 mai, de Camerone.

Cette année, à Aubagne, en présence du ministre de la Défense, Monsieur Messmer, ancien ministre des Armées pendant neuf ans (seul Louvois le fut plus longtemps), mais surtout, pour la Légion, capitaine commandant de compagnie à Bir-Hakeim, portait le coffret où reposait la main en bois du capitaine Danjou tué à Camerone.

Depuis le début du siècle, cette relique militaire est présentée aux troupes lors d'une prise d'armes célébrant l'anniversaire du combat de Camerone à la maison-mère de la Légion, jusqu'en 1962 à Sidi-bel-Abbès et ensuite à Aubagne.

On peut se demander les raisons de l'éclat d'une telle cérémonie pour l'anniversaire d'un combat où une compagnie de soixante hommes fut anéantie par les Mexicains, alors que la Légion, depuis sa création en 1831, a connu de remarquables succès souvent trop chèrement payés.

Pourtant, cette année, pour le cinquantième anniversaire de la Libération et le quarantième anniversaire de la chute de Dien-Bien-Phu, un ancien premier ministre, encadré d'un de ses compagnons en Lybie et d'un sous-officier ancien de Dien-Bien-Phu avait accepté de remonter la voie sacrée du quartier Vienot, entouré des pionniers, pour écouter, figé au garde-à-vous, le récit du combat de Camerone lu à Aubagne comme dans toutes les garnisons de Légion, partout dans le monde, à l'anniversaire du combat.

Mon propos ne sera donc pas de vous faire découvrir tous les détails de cet engagement et le récit scrupuleux de la conduite héroïque des soixante-trois hommes du capitaine Danjou.

Notre regretté confrère Jean Brunon a écrit un ouvrage *Camerone* où tout a été rassemblé avec une précision et une recherche historique remarquables de l'ensemble de ce qu'il était possible de connaître sur le combat de Camerone et de ses auteurs. C'est la référence obligatoire et je m'y suis reporté.

Mon camarade Pierre Sergent, devenu écrivain, a longtemps séjourné au Mexique, en 1979, pour vérifier les nombreux témoignages et souvenirs écrits concernant le séjour de la Légion au Mexique. Il en a dans son livre *Camerone* magnifiquement recréé l'histoire et l'ambiance.

Mon but sera donc de chercher à vous faire comprendre comment la Légion a été amenée à participer à l'intervention militaire au Mexique où elle a séjourné de 1863 à 1866, pourquoi elle a été amenée à livrer le combat de Camerone et combien le sacrifice courageux des légionnaires a eu aussitôt un très grand retentissement reconnu par l'empereur Napoléon III lui-même.

Le Mexique, ancienne colonie espagnole de la nouvelle Espagne, obtient son indépendance en 1831. Iturbide, le premier empereur, fusillé en 1824, laisse le pays en proie à une guerre civile qui, pendant quarante ans, jusqu'à l'intervention des puissances européennes au Mexique, oppose un parti conservateur et religieux à un parti libéral rêvant d'une république fédérative à l'image des Etats-Unis.

Pendant ces quarante années, les Mexicains mèneront deux guerres extérieures : l'une, contre la France en 1838 ; nous réglerons les exactions infligées à nos nationaux par la prise par la Marine du fort de Saint-Jean d'Uloa en face du port de Vera-Cruz. L'autre, contre les Etats-Unis en 1847 ; le conflit se déroulera à la frontière du Texas, en Californie et au Nouveau Mexique avec un débarquement à Vera-Cruz pour gagner rapidement Mexico.

En 1861, pour protéger les intérêts et la vie des nationaux européens, la France et l'Angleterre ont reconnu l'échec de toutes les relations officielles. L'Espagne les rejoint et y ajoute ses griefs d'ancien pays colonisateur. Napoléon III songe à favoriser l'établissement d'un gouvernement stable sous la forme monarchique. Il rêve d'un vaste empire latin et catholique qui contrebalancerait le pouvoir des Etats-Unis protestants.

L'impératrice Eugénie, émue par l'intervention d'un ami de jeunesse, le Mexicain Hidalgo, pèse sur l'empereur de toute sa fougue. Morny pousse à l'expédition, intéressé pour une part importante au remboursement de la créance Jecker, soit 75 millions réclamés à Juarez, au pouvoir à Mexico.

Sur place, le ministre de France au Mexique, Saligny, est l'intarissable avocat de l'intervention, assurant que les Mexicains attendent les Français en pacificateurs et que les troupes nageront dans l'abondance en arrivant. La réalité est que nous ne sommes appelés que par un parti rejeté par la majorité de la population.

L'aventure est lancée, et Rouher à la tribune du Corps législatif, répétera que "l'expédition mexicaine est la plus grande pensée du règne". Comme l'Angleterre et l'Espagne, la France envoie donc une escadre à Vera-Cruz, en janvier 1862, à l'effectif de 2.500 hommes.

Si j'ai ouvert ce paragraphe historique, c'est que je crois que cet engagement montre la faillite du renseignement sur ce pays et sur sa population de 9 millions d'habitants dont 800.000 blancs.

Le Mexique est un pays difficile où, en partant de Vera-Cruz sur le golfe du Mexique, vers Mexico au centre, on traverse les terres chaudes insalubres, puis, après 90 kilomètres, on atteint avec l'altitude de 750 mètres les terres tempérées pour rejoindre, ensuite, à partir de 1.500 mètres les terres froides.

Dans les terres chaudes, pendant 6 mois de l'année, règne le *vomito negro*, sorte de fièvre jaune. On ne sait lutter, alors, contre ce fléau mortel que par l'huile d'olive additionnée de citron et par les sinapismes. L'insalubrité, qui amène la dysenterie et la fièvre, interdit tout effort aux Européens et seuls les Indiens résistent.

Enfin, de nombreuses rivières aux rives escarpées demeurent un obstacle permanent difficile à franchir.

Dès l'arrivée en terre mexicaine, les trois commissaires anglais, espagnol et belge obtiennent la Convention de la Soledad qui règle la négociation de la dette, et, surtout, autorise les soldats à camper sur les plateaux de l'intérieur pour échapper aux terres chaudes.

L'Angleterre en profite pour ramener sa flotte, l'Espagne se retire, mais Napoléon III, conseillé et soutenu par Saligny, désavoue cet accord et envoie un renfort de 4.500 hommes.

Les Français, trop certains de leur supériorité, veulent s'emparer rapidement de Puebla qui commande la route de Mexico, mais, le 5 mai 1862, ils sont repoussés avec de lourdes pertes par les Mexicains.

L'émotion est considérable. Pour les Mexicains c'est un triomphe ; ils célèbrent depuis, tous les ans, la date du 5 mai comme fête nationale militaire. Pour la France, où la nouvelle arrive en juin, c'est la stupeur.

L'empereur envoie aussitôt des renforts qui comprendront 23.000 hommes de juillet à septembre, soit un corps d'armée de deux divisions d'infanterie, une brigade de cavalerie et de l'artillerie pour entreprendre le siège de Puebla.

A ce moment la Légion réside à Sidi-bel-Abbès, fière de ses campagnes d'Italie où elle s'est illustrée à Solferino et à Magenta. Elle a, pour la première fois, pris part à Paris à un défilé victorieux, celui du retour de l'armée d'Italie. Elle est réduite à un régiment de 2.600 hommes, parfaitement discipliné et entraîné qui a désormais sa place reconnue dans l'armée française.

A l'été 1862, la Légion s'inquiète de ne pas être désignée pour le corps expéditionnaire. Des officiers subalternes, tacitement approuvés par les officiers supérieurs, signent une pétition adressés à l'empereur pour lui demander d'envoyer la Légion au Mexique.

La réponse se traduit, d'abord, par des sanctions infligées aux plus anciens des capitaines, des lieutenants et sous-lieutenants. La Subdivision met des arrêts, la Division passe à 4 jours d'arrêts fermes et le ministre de la Guerre prescrit 15 jours d'arrêt, mais il ajoute : "Néanmoins Sa Majesté a bien voulu m'ordonner d'étudier une éventuelle participation du Régiment étranger à l'expédition du Mexique".

L'ordre de départ est donné le 15 janvier 1863. Le renfort de la Légion, soit 2.000 hommes et ses 37 mulets, quitte Mers-el-Kébir le 10 février. Après 48 jours - il faut à l'époque 2.000 heures de mer et une escale à la Martinique - la Légion débarque de 29 mars à Vera-Cruz.

Depuis le 10 mars, une nouvelle expédition a été montée pour rassembler le maximum de moyens de siège avant d'attaquer Puebla. On ne pouvait compter pour cela que sur le port de Vera-Cruz et la circulation des convois sur l'ancienne route royale avait donné lieu à

maintes attaques de guérilleros. Or l'armée avait embarqué peu de chevaux, de mulets et de voitures. Pourtant en 1849 le général américain Scott qui avait débarqué à Vera-Cruz pour gagner Mexico, disposait de 3.000 voitures et de 1.500 mulets pour 15.000 hommes afin d'éviter la fatigue des hommes en traversant rapidement les terres chaudes. En effet, il apparut que les pertes éprouvées par la troupe, du fait du *vomito negro*, étaient en proportion avec leur séjour à Vera-Cruz et dans les terres chaudes.

Ainsi le 20^e bataillon de chasseurs débarque à 800 hommes le 27 septembre 1862 ; un mois après, à 70 kilomètres de Vera-Cruz, il n'arrive plus qu'à 192 hommes dont 70 portés par les mulets et seulement 10 sont vraiment valides.

Alors que les guérilleros à cheval harcèlent les communications, l'absence de cavalerie sera un facteur de graves faiblesses.

On supplée, d'abord, le manque d'effectif en développant une contre-guérilla à cheval. La brigade de cavalerie souffrira de la traversée de l'Atlantique ; un régiment jettera à la mer quatre-vingt dix chevaux trop malades ou blessés dans les coups de mer.

On fera venir mulets, chevaux et voitures des Etats-Unis et de Cuba, mais la circulation des convois demande des centaines de mulets et des voitures lourdes tirées chacune par quatorze mulets. Tout cela est d'un maniement difficile et les étapes sont parfois de 12 kilomètres par jour. Le chemin de fer construit par les Anglais n'atteint encore que Tejera à 8 kilomètres de Vera-Cruz ; il ne rejoindra Camerone qu'en 1865.

La sécurité des convois étant primordiale, la Légion qui reçoit mission d'assurer la sécurité de la route sur 80 kilomètres entre Tejera, à 33 mètres d'altitude, et Chiquihuite à 670 mètres, en comprend l'importance, bien qu'un peu mortifiée, au départ, de ne pas participer directement à l'attaque de Puebla.

Il faut, contrairement à ce qu'avait annoncé Saligny, le ministre de la France au Mexique, tout apporter aux troupes qui assiègent Puebla. Il n'y a rien sur place, il faut tout faire venir de Vera-Cruz ou, alors il faut acheter aux commerçants dont les convois passent sans encombre sur la route plus au nord car ils payent aux guérilleros.

La circulation des convois de vivres, de munitions, de matériel de siège et d'argent apparaît donc vitale.

Devant Puebla, les troupes s'épuisent malgré la prise d'un fort. Il faut conquérir les quartiers les uns après les autres. Ce sont les "cadres" numérotés de la ville, il y en a 135.

Le 8 avril, un conseil de guerre est convoqué par Bazaine, commandant en chef. Faut-il lever le siège et aller directement à Mexico ?

Après l'échec de l'année précédente, cela ne paraissait pas possible ; on attendait donc l'arrivée de matériel de siège pour reprendre un assaut décisif. Le 19, le cadre 29 est pris, mais le 25, on échoue au cadre 30. La conclusion s'impose, il faut des canons de marine.

Le régiment de Légion connaît donc l'enjeu. Pour remplir sa mission, il se scinde en quatre détachements stationnés le long des 80 kilomètres de route.

D'abord prévenu par le commandant en chef que le colonel Milan, commandant les troupes mexicaines des terres chaudes, avait reçu des renforts, le colonel Jeanningros, chef de corps, apprend le 29 avril par une Indienne que le colonel Milan avait l'intention d'attaquer le grand convoi qui venait de quitter Vera-Cruz. Ce convoi comprenait des vivres, des cartouches, des obus, des canons de siège et trois millions en numéraire. A La Soledad, à 42 kilomètres de Vera-Cruz, deux petites compagnies de Légion attendent le convoi pour l'escorter. Devant cette menace leur effectif se révèle bien insuffisant.

Le colonel Jeanningros ne peut quitter Chiquihuite, à 90 kilomètres de Vera-Cruz, car ses compagnies assurent la garde des ponts.

C'est son adjudant-major, le capitaine Danjou, Saint-Cyrien de 35 ans, dix ans de Légion, qui lui propose de prendre le commandement de la 3^{ème} compagnie, où il ne reste qu'un officier, pour se porter au-devant du convoi trop faiblement escorté. On craint de ne pouvoir l'arrêter au départ de La Soledad malgré le message confié à l'Indienne.

Le capitaine Danjou, qui a participé aux campagnes de Kabylie, de Crimée, d'Italie, porte depuis l'Algérie une main de bois. Avec lui le porte-drapeau, le lieutenant Maudet, se déclare volontaire.

La 3^{ème} compagnie, à l'effectif de 65, normalement encadré, part à 1 heure du matin le 30 avril. A 7 heures du matin, arrivée à Palo-Verde après avoir parcouru vingt kilomètres, elle se heurte à la cavalerie mexicaine.

La compagnie forme le carré, se replie et se retranche dans l'hacienda de Camaron, une cour fermée avec deux bâtiments aux angles, dont un est déjà occupé par les Mexicains.

Le combat dure jusqu'à 6 heures du soir. Les cavaliers mexicains bien armés, mais qui ne peuvent donner l'assaut, sont rejoints à midi par des bataillons mexicains rameutés par le colonel Milan. Celui-ci dispose alors de 2.000 Mexicains dont 800 cavaliers.

Le récit du combat rappelle le serment, les sommations, la mort du capitaine Danjou à midi, celle du sous-lieutenant Vilain à 2 heures et comment, à 5 heures, il ne reste autour du lieutenant Maudet que 12 hommes. Finalement, à 6 heures, 5 hommes qui ont épuisé leurs cartouches refusent de se rendre. Ils seront sauvés par un officier mexicain : "On ne refuse rien à des hommes tels que vous". Les blessés seront emmenés et soignés par les Mexicains.

La rumeur du combat parvient par les Indiens au colonel Jeanningros ainsi qu'au convoi qui décide d'attendre à La Soledad.

Le 1^{er} mai, au matin, la colonne de secours découvre un blessé, le tambour Laiï, dépouillé de ses vêtements, blessé de 6 coups de lance qui a été laissé pour mort. Il raconte la bataille et le serment des légionnaires de se battre jusqu'à la mort. On retrouve les corps dépouillés et tous les blessés ont été emmenés en captivité. Par la suite douze seront rendus en échange d'un colonel mexicain.

Sur les 3 officiers et les 62 hommes au départ, les 3 officiers seront tués, 49 hommes seront tués ou mourront de leurs blessures ; il y aura 13 survivants, blessés pour le plus grand nombre.

Le 3 mai, le colonel Jeanningros fait creuser une fosse à l'extérieur de l'hacienda ; le compte-rendu du combat mentionne alors le nom de *Camerone* au lieu de *Camaron* et la tradition s'établit.

En 1892, un monument fut érigé et sur la dalle de marbre on porta l'inscription : "Ils furent ici moins de 60 opposés à toute une armée. Sa masse les écrasa ; la vie, plutôt que le courage, abandonna ces soldats français le 30 avril 1863. A leur mémoire, la patrie éleva ce monument".

En 1965, un monument grandiose fut érigé à 200 mètres de Camaron, maintenant Villa-Tejada. L'hacienda a disparu, traversée par la voie ferrée dès 1865. Sur le grand mur qui borde l'esplanade où reposent les dépouilles des combattants, deux grands aigles de bronze, à gauche celui du Régiment étranger, à droite l'aigle mexicain, cernent une inscription en grandes lettres: "Virtuti militari".

Le retentissement du combat de Camerone fut immense des deux côtés. A partir de cette date, les convois pour Puebla ne furent plus attaqués.

Pendant toute la durée de la campagne, sur ordre du maréchal Forey, aucune troupe ne devait passer devant le monument sans s'arrêter, faire face et présenter les armes, tandis que les tambours battaient aux champs.

Le 10 octobre 1863, le colonel Jeanningros, commandant supérieur de Vera-Cruz, adresse une demande au maréchal de France, ministre de la Guerre, pour que le nom de Camerone soit porté sur la médaille du Mexique, et que le nom soit inscrit sur le drapeau du régiment.

En raison de ce fait d'armes exceptionnel, l'empereur Napoléon III donne son assentiment pour l'inscription au tableau. Cette autorisation de porter immédiatement "Camerone 1863" sur le drapeau est tout à fait exceptionnelle, car elle déroge à la règle qui conférait au service de l'artillerie le soin de faire les inscriptions sur les drapeaux.

Enfin, l'empereur décida que le nom de Camerone suivi de Danjou, Maudet, Villain seraient gravés en lettres d'or sur le mur des Invalides à Paris. Cette décision ne sera exécutée que 82 ans plus tard, en août 1949.

La main de bois du capitaine Danjou avait disparu du lieu de combat comme toutes les armes, les objets et les vêtements ; les cadavres étaient nus. Elle fut découverte par le détachement du corps expéditionnaire autrichien, en 1865, rachetée 25 piastres à son détenteur et rendue à la Légion.

Il est frappant de voir que, dès septembre 1863, un ordre du jour du général inspecteur, à lire à trois rapports, portait la mention : "La 3^{ème} compagnie a immortalisé le drapeau de son régiment, en soutenant à Camerone un combat acharné de 62 contre 1.800 et ne cessant le combat qu'après avoir brûlé toutes ses cartouches, perdu ses officiers et les deux tiers de son monde".

Le 4 novembre 1863, le ministre transmet la décision d'inscription au drapeau.

Par la suite, il faudra attendre l'année 1878 pour que l'inscription "Sidi-Brahim 1845" soit adoptée pour le drapeau des Chasseurs, et, seulement celle de 1953 pour que l'inscription "Bazeilles 1870" soit conférée aux drapeaux des régiments coloniaux.

Après un silence qui a accompagné le retour de ceux qui évacuèrent le Mexique, peu de temps avant l'exécution de l'empereur Maximilien à Queretaro, c'est à la fin du XIX^{ème} siècle

que, préfaçant un ouvrage de souvenirs, l'aumônier de Saint-Cyr, l'abbé Lanusse remet en honneur la leçon de Camerone pour laquelle il rédige ensuite un premier livre.

Au début du siècle, à l'occasion de la remise de la croix de la Légion d'honneur au drapeau de la Légion à Sidi-bel-Abbès, un chef de poste en Indochine, ancien de Saint-Cyr, célèbre le combat.

Toute la Légion se rallie bientôt à cette célébration pour créer peu à peu le mythe de l'esprit de Camerone qui résume aux yeux de tous, gradés ou simples légionnaires, les vertus suprêmes de l'engagement à la Légion : "*Legio patria nostra*".

Ainsi, en 1994, au moment où la France est engagée au service de la paix, au sein d'une intervention internationale avec la participation de la Légion, il faut se souvenir qu'il y a 130 ans la Légion a été engagée dans une intervention qui débute avec des Anglais et des Espagnols, où l'on voit même apparaître un bataillon égyptien demandé par l'empereur et que rejoindra un corps autrichien et belge.

La Légion, victorieuse sur tant de champs de bataille, a choisi pour sa date de fête annuelle l'anniversaire du jour où dans une obscure ferme mexicaine 65 légionnaires résistèrent jusqu'à la mort face à 2.000 Mexicains. Ce que symbolise ce souvenir, c'est la tradition du sacrifice sans espoir, simplement pour l'accomplissement de la mission, le respect de la parole donnée et l'honneur des armes.